

# Ziegler sonne les cloches à Calvin

**Scène** A Genève, Dominique Ziegler et Nicolas Buri livrent une pièce décomplexée et vivante sur l'impact de Calvin en terres genevoises. Aux premières loges, le temps et son rôle dans la conduite rapprochée des âmes

Marie-Pierre Genecand

Dominique Ziegler aime raconter des histoires avec des personnages au parcours aussi stupéfiant qu'édifiant. Ainsi, dans la tradition de la fable morale, le public qui comprend tout et rit beaucoup, retient où se situent le bien et le mal. Après l'Afrique, l'espionnage, le suicide assisté, la Conquête de l'Ouest et la publicité, le dramaturge genevois applique la recette à Jean Calvin. Avec succès.

Écrit et mis en scène avec Nicolas Buri, auteur lui-même d'un roman sur le réformateur (*Pierre de Scandale*, éd. D'autre part), *Le Maître des minutes* passionne par son propos à la fois documenté, sentimental et provocateur. L'idée? Montrer quel prix les Genevois du XVI<sup>e</sup> siècle ont payé pour que les Genevois d'aujourd'hui puissent simplement exister.

Tout part du temps et de la ponctualité. Parce que l'oisiveté est mère de tous les vices et qu'un bon chrétien doit «rendre compte au Seigneur de chacune des minutes de l'existence», la Réforme, adoptée à Genève en 1536, impose une stricte gestion du temps scandée par le labeur et les sermons. Encore faut-il que les cloches sonnent pour annoncer le début du prêche. C'est là que commence le duel entre deux hommes qui vont passer de grâce à disgrâce au fil d'un parcours symétriquement opposé.

*Les yeux mi-clos, le ton plein de componction, Calvin entre en transe à chaque déclaration*

D'un côté, Claude Vianda, gueteur de Saint-Gervais, qui vit (mal) la nouvelle résolution. «Avant, j'avertissais des dangers, maintenant, je surveille le temps divisé pour mieux travailler.» Roland Vouilloz, le pas lourd et la mine hagarde, incarne parfaitement ce



*Le maître des horloges, le pasteur et le syndic. Tous trois voient dans le contrôle du temps une manière de contrôler les esprits. Genève résistera puis cédera à ce conditionnement qui nous façonne encore aujourd'hui. ARCHIVES*

pauvre bougre, illettré, qui préfère boire du vin plutôt que sonner les cloches à ses concitoyens. Supplice, peste et conversion: Vianda deviendra un intraitable lieutenant au service des nouvelles convictions.

En face, Jacques Pertems (Pierre Banderet), intellectuel et maître du temps. «Grâce aux aiguilles, nous nous sanctifions en étant près du Seigneur en tous instants», proclame-t-il à Marie Dentière (Pascale Vachoux), réformatrice que l'élan mystique conduirait volontiers à d'autres extases... Comme Vianda, Pertems connaîtra un glissement. Entre une réforme qui épanouit et une réforme qui punit, le philo-sophe choisira au péril de sa vie.

Au milieu de ces deux hommes, une femme, pragmatique, futée et bourrée d'humanité. Jacqueline Marrone, patronne du Jardin des auberges et, clairement, la préférée des deux auteurs qui, à chaque ligne, saluent son art de vivre en marge des croyances crispées. La belle, qui a le joli minois d'Anna Pieri, payera elle aussi.

Et Calvin? Quelle mine a-t-il dans cette création qui dit tout des supplices imaginés pour tenir les citoyens en respect? La mine d'un illuminé. José Lillo, les yeux mi-clos, le ton plein de componction, entre en transe à chaque déclaration. Sur la confession publique, la prédestination, la vie céleste et sur son grand œuvre, *Institution de la religion chrétienne*.

On le voit à ces personnages typés encore rejoins par un syndic intéressé (Bernard Escalon), un pasteur pleutre (Jean-Alexandre Blanchet) et une poignée de citoyens (Laora Novarina, Frank Arnaudon): la vertu de ce spectacle consiste à rendre simple et romanesque une histoire complexe.

Dans le Temple, puis sur la scène de Saint-Gervais, aucun chichi. Les personnages s'aiment et se déchirent comme à la télé et le récit fonce, décomplexé. Le sonneur oublie l'heure de sa cloche, on lui perce la langue. Calvin veut imposer la confession publique, on le chasse. La licence – et la peste – s'installe dans une Genève qui n'a plus ni dieu, ni maître, Calvin revient. Il punit sans merci et la

ville devient cette citadelle invincible qui, en tant que place forte psychorigide, garantira sa prospérité pour des centaines d'années. C'est frais, plausible et ça plaît.

«Bien sûr que j'ai voulu montrer comment Calvin avait tyrannisé la ville. Mais tout en reconnaissant que, sans son retour en 1541 et la mentalité austère qu'il a transmise aux citoyens, Genève n'aurait peut-être pas résisté aux assauts étrangers», observe Dominique Ziegler. Qui, on se rassure, reste très attaché à ses idées libertaires.

*Le Maître des minutes, jusqu'au 28 juin, au Théâtre Saint-Gervais, à Genève, tél. 0222 908 20 20, www.saintgervais.ch*